

Mussolini, le roman de sa vie et du fascisme

L'écrivain italien Antonio Scurati raconte un parcours marqué par une violence assumée.



★★★★ **M L'enfant du siècle** roman De Antonio Scurati, Ed. Les Arènes, 868 pp. Prix env. 24,90 €, version numérique 18,99 €

Le 16 novembre 1922, la Chambre italienne, qui ne comptait que 35 députés fascistes, vota la confiance au gouvernement de coalition que lui présentait Mussolini, ainsi que les pleins pouvoirs. Moins de quinze jours s'étaient écoulés depuis la "marche sur Rome" qui avait vu des milliers d'hommes affluer dans la ville et avait provoqué



19 morts et 20 blessés graves.

Nouvelle ère

Ainsi l'Italie entra-t-elle dans une nouvelle ère: une ère qui verrait le fils d'un forgeron de Romagne détruire l'Etat libéral et la démocratie. Il faut dire qu'il y fut aidé par l'agitation paysanne et ouvrière fomentée par le parti socialiste qui, les yeux fixés sur Moscou, rêvait d'une Révolution de type bolchevique: grèves à répétition, occupations d'usines, agressions de propriétaires terriens, etc. Et par son indifférence au sort des soldats revenus de la guerre, leur héroïsme, leurs blessés, leurs mutilés, leurs chômeurs, qui se retrouvèrent nombreux dans les "squadri" (escouades) créés par Mussolini pour former le bras armé de son parti.

Qui était celui que le Roi avait fini par appeler au pouvoir? Né à Predappio (Romagne) en 1883, fils d'un forgeron et d'une institutrice, maître d'école dans le Frioul, secrétaire de la fédération socialiste de Forlì, il avait été nommé en 1912 à la direction de l'*Avanti* ("Vooruit" en italien!), organe du Parti socialiste fondé en 1896. Son ralliement en 1915 au courant qui réclamait l'entrée en guerre de l'Italie l'en avait fait exclure. Il avait alors créé son propre journal, *Il Popolo d'Italia*, et en avait fait l'instrument de son ascension.

300 000 exemplaires vendus

C'est l'histoire de cette ascension que l'écrivain Antonio Scurati (1971) a en-

trepris de reconstituer dans le premier tome d'une fresque romanesque qui en comprendra trois. Roberto Savignano, l'archi-célèbre auteur de *Gomora*, l'a qualifié de chef-d'œuvre, mieux: de "roman que l'Italie attendait depuis des décennies". Trois cent mille exemplaires s'en sont vendus. Le deuxième tome (1925-1932) sort ce mois-ci en Italie.

Il s'agit bien d'un roman, mais rédigé sur base d'une documentation rigoureuse: articles de journaux, archives administratives, correspondances privées, Mémoires, affiches, etc., dont des extraits farcissent le récit. Un récit où l'auteur déploie une imagination visionnaire et un sens shakespearien des personnages. Brillante traduction française par Nathalie Bauer.

Comment Mussolini en ressort-il? D'abord comme une force de la nature: il nage, monte à cheval, pratique l'escrime, apprend à piloter un avion, possède une énorme capacité de travail ainsi qu'un appétit sexuel inépuisable. Parmi ses nombreuses maîtresses, compte surtout Margherita Sarfati, riche bourgeoise de Venise, juive, critique d'art, mariée à un avocat, qui fut son mentor à partir de 1914.

Par ailleurs, le Duce réunit en lui un chef doctrinaire et brutal, et un animal politique capable de louvoyer, de déguiser ses intentions, de séduire et amadouer les récalcitrants. D'où sa capacité d'enjôler quelques-uns des plus beaux esprits d'Italie: le philosophe Benedetto Croce, l'homme de théâtre Pirandello,

l'immense chef d'orchestre Toscanini, le beau poète Ungaretti, etc.

Le meurtre de Matteotti

Pourtant, même au pouvoir, le Duce tolère ou ordonne d'innombrables actes de violence: passages à tabac, absorptions forcées d'huile de ricin, assassinats même. Ces derniers culminèrent dans le meurtre du député socialiste Giacomo Matteotti en juin 1924. Mussolini ne l'avait sans doute pas ordonné. Son retentissement international l'embarrassa grandement. Pendant quelque temps, il fit le gros dos. Finalement, il fit face. Il déclara assumer la mort de Matteotti. Pour ne pas se désolidariser de ses hiérarques, il reconnaissait que la violence était inhérente au fascisme. Comme elle l'était au communisme, avait-il écrit un jour.

Jacques Franck